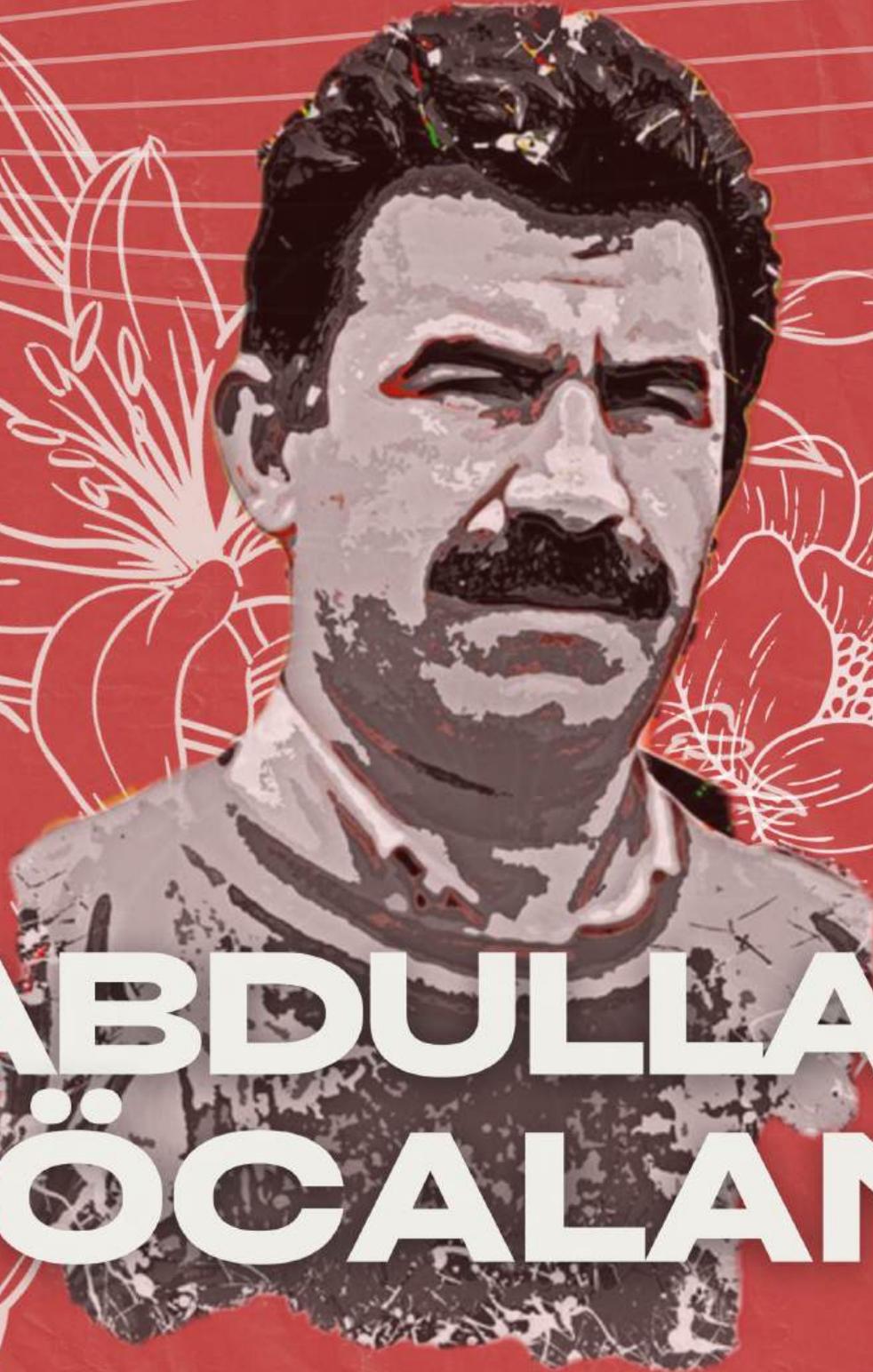


# SUR MA VIE DE PRISONNIER SUR L'ÎLE D'IMRALI



# ABDULLAH ÖCALAN



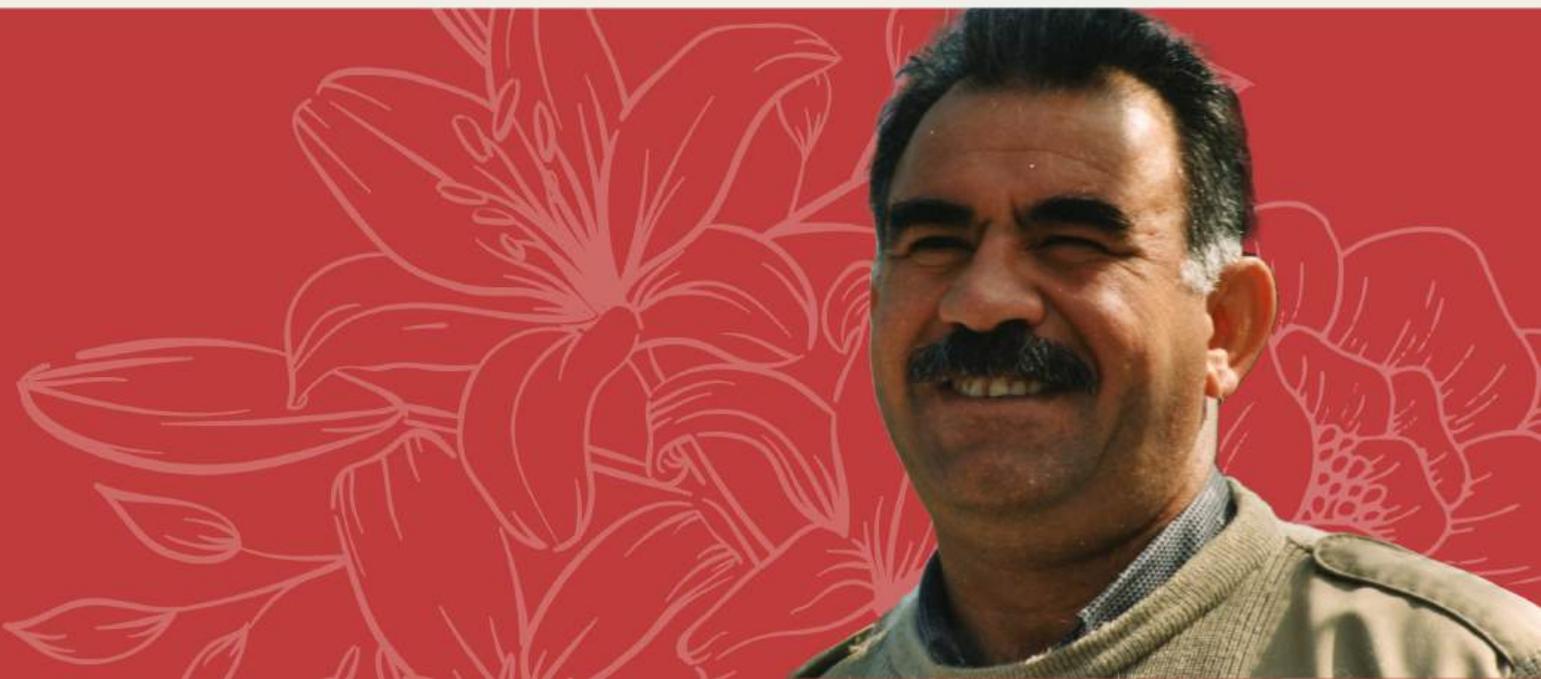
## **Sur ma vie de prisonnier sur l'île d'İmralı**

Abdullah Öcalan

Dans une lettre adressée à la Cour européenne des droits de l'Homme\*, Abdullah Öcalan décrit les conditions de son isolement sur l'île d'İmralı, où il est détenu depuis 1999. Il décrit l'isolement sévère, la communication limitée et les défis psychologiques auxquels il est confronté, mettant en lumière ses expériences et ses méthodes de résistance pendant plus de deux décennies d'emprisonnement.

\*La lettre a été publiée pour la première fois en anglais par Medya News :

<https://medyanews.net/the-single-comprehensive-address-of-an-isolated-political-prisoner-to-the-outside-world-ocalans-letter-to-echr>



Dans tous mes entretiens et déclarations de défense jusqu'à présent, j'ai évité de parler de ma vie personnelle. À l'exception des questions générales de santé et des relations avec l'administration pénitentiaire, je n'ai pas dit comment j'ai résisté à l'isolement que le système a conçu spécialement pour moi et uniquement pour moi, ni comment je supporte d'être seul. J'imagine que ce sont ces pratiques de vie que j'ai développées contre cette solitude et cette inactivité absolue qui attireront le plus la curiosité. Lorsque j'étais encore un jeune garçon, un ancien de notre village, réputé pour sa sagesse, a observé mon comportement et mes activités et m'a dit quelque chose dont je me souviens encore très bien : « Lo li cihê xwe rûne, ma di te da cîwa heye? », ce qui se traduit : “Reste tranquille, tu as du mercure dans les veines?”. J'étais aussi énergique que le mercure est fluide. Les dieux des mythes anciens n'auraient probablement jamais pu imaginer un pire châtiment pour moi que de m'attacher aux rochers d'İmralı.



Pourtant, cela fait maintenant douze ans q<sup>1</sup>ue je suis en isolement sur cette île. İmralı est connue pour être une île où de hauts fonctionnaires ont été condamnés au cours de l'histoire. Le climat est à la fois extrêmement humide et rude. Ce climat entraîne une détérioration physique de la constitution du corps. Si l'on ajoute à cela l'isolement dans une pièce close, l'effet débilisant sur cette constitution est encore amplifié. De plus, j'ai été placé sur cette île alors que je commençais à vieillir. J'ai été détenu sous la supervision du commandement des forces spéciales pendant une longue période. Je pense que cela fait environ deux ans que le ministère de la justice a pris en charge ma surveillance. Je n'avais aucun moyen de communiquer avec le monde extérieur, si ce n'est un livre, un journal et un magazine à la fois, et une radio qui ne joue qu'une seule station. Mon univers de communication se résumait aux visites d'une demi-heure de mon frère tous les deux mois, et aux visites hebdomadaires des avocats, bien qu'elles aient été fréquemment interrompues en raison de « conditions météorologiques défavorables ». Naturellement, je ne minimise pas ces facteurs dans ma communication, mais ils ne suffisaient pas à me maintenir debout. Mon esprit et ma volonté devaient faire en sorte que je reste debout et que mon état ne se détériore pas.

Je m'étais déjà isolé et préparé à la solitude alors que j'étais encore dehors. J'ai fait des expériences pour rendre plus abstraites mes relations à la famille, aux proches et même aux amis et des camarades, car cela constitue toute une dépendance importante.

1. 24 years at the the time of this brochure being published

Les relations avec les femmes étaient également importantes et faisaient partie de celles que je rendais abstraites. J'étais tout le contraire de Nazım Hikmet [le poète révolutionnaire tant persécuté]. J'avais juré de ne pas avoir d'enfants. Lorsque j'étais encore au lycée, mon professeur de littérature m'a donné la meilleure note pour un essai intitulé « Pour moi, tu es un enfant qui ne naîtra jamais ». Je pense que j'ai voulu traiter des vies d'enfants qui s'écoulaient dans la difficulté. En tout cas, ces expériences ne suffisent pas à expliquer ma résilience à İmralı.

Je ne peux pas continuer sans mentionner ceci : La conspiration dont j'ai fait l'objet au cours du processus İmralı n'a laissé aucune once d'espoir. La longue procédure et la guerre psychologique liées à la condamnation à mort avaient le même objectif. Les premiers jours, je n'arrivais même pas à imaginer comment je pourrais tenir le coup. Je n'arrivais pas à imaginer comment je pourrais passer une année comme celle-ci, sans parler de plusieurs années. J'ai eu cette pensée qui m'a rempli de regret : « Comment pouvez-vous contenir des milliers de personnes dans une pièce minuscule ?

**En réalité, en tant que leader national kurde, je m'étais transformé - ou on m'avait transformé - en la synthèse même de millions de personnes. Telle était également la perception de la situation par la population. S'il est impossible pour la plupart des gens de tolérer d'être séparés de leur famille ou de leurs enfants sans espoir d'être réunis, comment pourrais-je supporter une telle séparation de la volonté de millions de personnes unies jusqu'à la mort, sans jamais pouvoir être réunies ?**

Les lettres du peuple ne m'ont pas été remises, même celles de quelques lignes. À ce jour, je n'ai reçu aucune lettre, à l'exception de quelques lettres de camarades qui sont dans les cachots, qui sont soumises à une censure sévère et lourdement caviardées, et aucune lettre de l'extérieur. Je n'ai pas non plus pu envoyer de lettres.

Tout cela peut aider à comprendre les conditions de l'isolement dans une certaine mesure. Mais il y avait certains aspects propres à ma position. Je suis dans la position de celui qui a mené l'émergence de nombreux principes relatifs aux Kurdes. Toute cette production a été arrêtée à mi-chemin, dépendant d'une vie de liberté. J'avais conduit notre peuple à émerger dans tous les domaines sociaux, mais je n'ai pas pu le laisser à des mains de confiance ou dans des conditions sûres.



Pensez à un amant : Il a fait le premier pas pour son amour, mais au moment où leurs mains étaient sur le point de se rencontrer, elles sont laissées en suspens. C'est ainsi que j'ai fait des bonds pour me libérer des champs sociaux et que j'ai été laissé en suspens. Je m'étais pratiquement dissous dans le domaine de la liberté sociale.

Je n'ai pas laissé grand-chose derrière moi que je peux appeler « moi ». Le processus d'emprisonnement, au sens sociétal du terme, avait commencé à ce moment précis. Les conditions extérieures, l'État, l'administration et la prison elle-même auraient pu être dignes des rois, cela n'expliquerait toujours pas comment il a été possible de supporter l'isolement créé pour moi. Les facteurs fondamentaux ne doivent pas être recherchés dans les conditions ou l'approche de l'État.

**Ce qui est déterminant, c'est que je me sois persuadé des conditions de l'isolement. Quelles grandes raisons me faudrait-il pour pouvoir supporter l'isolement et prouver que l'on peut mener une belle vie même dans l'isolement !**

En réfléchissant sur cette base, je dois d'abord mentionner deux développements conceptuels.

Le premier concerne le statut social des Kurdes. Pour que je puisse aspirer à une vie libre, la société à laquelle j'étais lié devait elle-même être libre. Ou plus exactement, la libération individuelle ne peut se faire sans la société. Au sens sociologique, la liberté de l'individu est entièrement liée au niveau de liberté de la société.

En appliquant cette hypothèse au peuple kurde, j'ai eu l'impression que la vie des Kurdes n'était pas différente de celle d'un donjon noir sans murs. Je ne présente pas cette perception comme un artifice littéraire. C'est la vérité absolue de la réalité vécue.

Deuxièmement, pour bien comprendre ce concept, il faut adhérer à un principe éthique. Il faut être pleinement conscient du fait qu'il est possible de vivre dans une dépendance absolue à l'égard d'une communauté. L'une des croyances les plus importantes que la modernité a engendrées est la persuasion de l'individu qu'il peut survivre sans dépendre de la communauté. Cette persuasion est un faux narratif. En réalité, cette vie n'existe pas, mais l'acceptation d'une réalité virtuelle fabriquée est imposée.

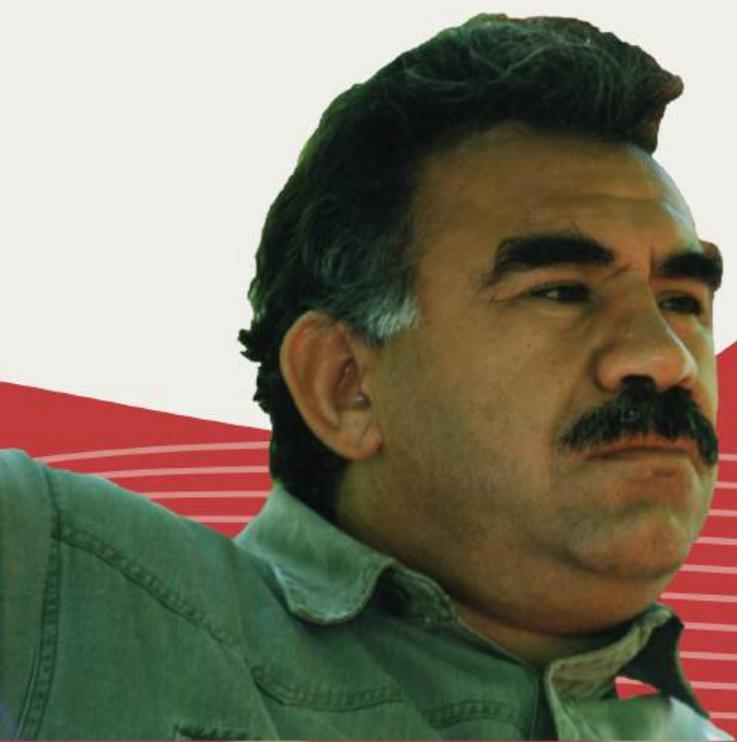
Toute privation de ce principe exprime une dissolution de l'éthique. Ici, la vérité et l'éthique sont intimement liées. L'individualisme libéral n'est possible que par la dissolution d'une société éthique et la rupture de ses liens avec la perception de la vérité. Qu'il soit posé comme le mode de vie dominant de notre époque ne prouve pas qu'il soit juste. Il en va de même pour le système capitaliste dont l'individualisme libéral est la voix. J'en suis arrivé à cette conclusion parce que je me suis concentré sur le phénomène kurde et sur la question kurde. Il y a dans ma vie une dualité qu'il faut bien comprendre. Il s'agit de la fuite et du retour à la kurdité. Le génocide culturel a fait en sorte que les conditions pour l'évasion soient prêtes à tout moment, en toutes circonstances.

Cette évasion est toujours encouragée. C'est à ce moment-là que le principe moral entre en jeu. Dans quelle mesure est-il juste ou bon de fuir sa propre société au nom du salut de l'individu ?

J'ai atteint ma dernière année à l'université, ce qui signifie que mon salut individuel était garanti à l'époque. Le début de mon retour à la kurdité, ou du moins l'accent que j'ai mis sur cet aspect à ce moment précis, était l'expression d'un retour aux principes moraux. Au sens socialiste, cette communauté n'avait pas besoin d'être kurde, elle aurait pu être une autre communauté. Mais il fallait toujours se rattacher à un phénomène de société d'une manière ou d'une autre pour pouvoir être un individu moral. Il devenait clair pour moi que je ne pouvais pas être un individu immoral. J'utilise ici le concept de moralité au sens de l'éthique, au sens de la théorie éthique. Je ne parle pas d'une morale primitive, par exemple celle qui dicte la loyauté à vie à une famille donnée ou à un groupe similaire, parce que le lien avec les Kurdes en tant que phénomène et leur condition problématique n'était possible qu'à travers la morale en tant qu'éthique.

Le statut d'esclave absolu du Kurde - qui reste vrai à ce jour - m'a définitivement empêché de réaliser le rêve « une vie libre est possible ». J'ai acquis la conviction que : « Je n'ai pas de monde où je puisse vivre librement ». Ici, j'ai pu comparer en profondeur une prison intérieure et une prison extérieure. Je me suis rendu compte que la captivité dans la prison extérieure est la plus dangereuse pour l'individu.

C'est une grande désillusion pour un individu kurde de vivre en croyant qu'il est libre à l'extérieur. Une vie dominée par l'illusion et le mensonge est une vie qui a souffert de trahison et de perte. La conclusion que j'en tire est qu'une vie à l'extérieur n'est possible qu'à une seule condition : passer chaque minute de la journée à lutter pour l'existence et la liberté des Kurdes et des travailleurs turcs dans les conditions du capitalisme. La vie d'un Kurde avec une morale et une dignité n'est possible qu'en devenant un combattant de tous les instants pour la liberté et l'existence. En jugeant ma vie extérieure sur la base de ce principe, je reconnais que j'ai vécu une vie éthique. Il est dans la nature de la guerre que la réponse soit la mort ou l'emprisonnement. Une vie sans guerre est une vie de fraude massive et d'indignité, et à ce titre, endurer la mort ou la prison est dans la nature de l'action. Il serait contraire à l'objectif même de ma vie de ne pas pouvoir supporter les conditions de détention. De même qu'aucune forme de lutte pour l'existence et la liberté n'est évitable. Il en va de même pour la prison, car elle aussi est une exigence de la lutte pour une vie libre.



En ce qui concerne les Kurdes, et en supposant que l'on soit socialiste et non sous les ordres du capitalisme, du libéralisme ou d'un fanatisme religieux tordu, il n'y a rien d'autre à vivre et aucun monde dans lequel vivre que celui de la lutte pour une vie morale et éthique. En observant la vie d'amis en prison à la lumière de ce concept, j'ai constaté qu'ils avaient de sérieuses idées fausses. Soit ils se sont convaincus eux-mêmes, soit ils ont été convaincus qu'une vie pouvait être vécue en liberté à l'extérieur. Une analyse sociologique montrerait que le rôle des prisons est de créer une fausse aspiration à la liberté chez l'individu. Dans les conditions de la modernité, les prisons sont très soigneusement construites à cette fin. Lorsque les gens sortent de prison, ils ont le choix entre accepter une vie de mensonges et de tromperies, auquel cas toute attente d'action révolutionnaire ou de vie morale et digne de leur part est vaine, un espoir vide, ou bien ils seront capables de mener leur lutte avec plus de succès grâce à la maturité qui vient avec l'expérience de la prison.

Les prisons ne sont pas seulement des lieux de réhabilitation, ce sont aussi des espaces où l'on apprend à remplir efficacement ses devoirs moraux et bénévoles envers la société. Il en va de même pour les combattants de la liberté qui s'engagent dans les montagnes. Être une guérilla de la liberté, c'est remplir ses devoirs moraux et politiques envers la communauté au plus haut niveau, et assumer cette conscience et ce devoir éthique. C'est faire tout ce qui est nécessaire à la libération par rapport à l'autodéfense. Devenir un combattant de la guérilla de la liberté n'est pas un moyen d'accroître son influence ou son pouvoir personnel.

Il ne s'agirait alors pas d'une lutte pour la liberté, mais d'une lutte pour le pouvoir. Pour ce type de personnes, prendre les montagnes (ou les quitter) n'a aucune valeur morale ou sociétale. Ils se tournent facilement vers la trahison lorsqu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent. Ces personnes ne peuvent remplir leurs devoirs envers la communauté dans aucun domaine.

Ce que je veux dire par là, c'est que tous les lieux ont les mêmes caractéristiques pour ceux dont l'existence sociale est dans un état d'asservissement absolu et ceux qui ont connu la dissolution. Des distinctions insignifiantes telles que « l'intérieur est mauvais, l'extérieur est bon », ou « armé est mauvais, non-armé est bon », ne changeront pas l'effort fondamental et l'objectif de la lutte pour l'existence et la liberté.

**Puisque la vie humaine n'a de sens que lorsqu'elle est vécue librement, partout où une vie sans liberté est vécue, cet endroit est un sombre donjon.**

Le deuxième concept est le développement d'une perception de la réalité en rapport avec le premier. Le seul remède pour s'assurer la force d'endurer le cachot est de développer une perception de la réalité. L'expérience forte de la perception de la réalité relative à la vie en général est l'atteinte du plus grand plaisir dans la vie, ou en fait, le sens de la vie. Si les gens comprennent bien ce pour quoi ils vivent, ils peuvent vivre n'importe où sans problème. La vie perd son sens si elle se déroule dans un état constant d'erreurs et de mensonges, ouvrant la voie à la dégénérescence de la vie elle-même. Insatisfaction, malaise, querelles, blasphèmes...

Tels sont les résultats naturels d'une vie dégénérée. La vie humaine est un miracle absolu, pour ceux qui ont une perception avancée de la réalité. La vie est une source d'excitation et d'enthousiasme, elle détient le sens secret de l'univers. Lorsque l'on découvre ce secret, même dans un cachot, supporter la vie ne pose pas de problème.

**Si le cachot est un lieu de liberté, c'est une perception de la réalité qui s'y développera. La vie qui se développe ainsi peut transformer la douleur la plus dure en bonheur.**

Pour moi, la prison d'İmralı est devenue un véritable champ de bataille pour la réalité, en ce qui concerne la compréhension du phénomène des Kurdes et de la question kurde, ainsi que la construction de possibilités de solution. A l'extérieur, discours et action ont plus de validité. À l'intérieur, le sens règne en maître. A l'extérieur, il m'aurait été très difficile de développer les idées relatives à la philosophie politique que j'ai exprimées de manière plus étendue et plus concrète dans cette défense.

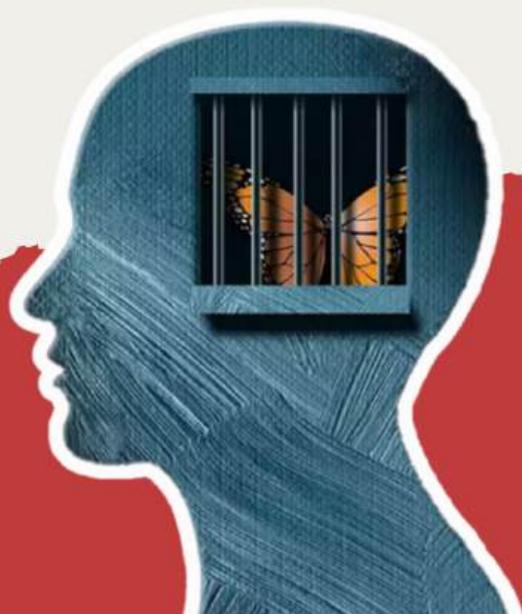
Même le fait de saisir le concept de politique lui-même demande un grand effort, il exige une forte perception de la réalité. Il est possible de dire que le fait que j'aie accepté de me considérer comme un dogmatique positiviste est fortement lié à mon isolement. J'ai mieux compris, dans mes conditions d'isolement, qu'il existe différentes conceptualisations de la modernité et un large éventail de modèles de constructions nationales, et que les structures sociétales sont créées par l'homme et sont fictives, ainsi que flexibles par nature.

Il était important pour moi de surmonter le concept d'État-nation. Ce concept a longtemps été pour moi un principe marxiste-léniniste-stalinien, il avait la nature d'un dogme qui ne devait jamais être modifié. En me concentrant sur la nature sociétale, la civilisation et la modernité, j'ai compris que ce principe n'avait rien à voir avec le socialisme et qu'il s'agissait simplement d'un vestige de la civilisation de classe et de la recherche maximale du pouvoir par la société, légitimée par le capitalisme. Je n'ai donc pas hésité à le rejeter.

S'il devait y avoir un socialisme véritablement scientifique, comme on le prétendait, ceux qui devaient changer étaient les maîtres du socialisme réel, c'est-à-dire des gens comme Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao et Castro eux-mêmes. Ils ont commis une grave erreur en adoptant un concept capitaliste, ce qui a grandement nui à la cause du socialisme.

En comprenant mieux que le libéralisme capitaliste avait une hégémonie idéologique extrêmement forte, j'ai commencé à mieux analyser la modernité. J'ai vu qu'une modernité démocratique est non seulement possible, mais aussi plus réelle, plus contemporaine et plus vivable que la modernité capitaliste. Comme le socialisme réel n'a jamais dépassé la notion d'État-nation, la considérant comme une vérité fondamentale de la modernité, nous n'avons jamais pensé qu'un autre type de nationalisme, par exemple un nationalisme démocratique, pouvait exister. Une nation ne peut exister sans État ! Si les Kurdes étaient une nation, ils devraient avoir un État !

Mais en me concentrant sur les phénomènes sociaux, j'ai compris que la nation elle-même était la réalité la plus déconnectée de ces derniers siècles, qu'elle avait été façonnée sous la forte influence du capitalisme et que le modèle de l'État-nation était une cage de fer pour les sociétés, et je me suis rendu compte que la liberté et la communalité étaient des concepts plus précieux. En réalisant que lutter pour les États-nations, c'est en fait lutter pour le capitalisme, ma philosophie politique s'est considérablement transformée. Une lutte pour un nationalisme étroit et un classisme (les deux mèneraient au même endroit par essence) n'aboutirait à rien d'autre qu'à une fortification du capitalisme. J'ai réalisé qu'en un sens, j'étais une victime de la modernité capitaliste. Au fur et à mesure que je voyais que les sciences sociales imposées par la modernité n'étaient pas vraiment des sciences mais des mythologies contemporaines, ma conscience de l'histoire et de la société s'est approfondie. Ma compréhension de la vérité a connu une révolution. En démolissant le dogme capitaliste, j'ai commencé à connaître la société et l'histoire avec plus de plaisir, en comprenant mieux la vérité. Durant cette période, je m'appelais le « chasseur de vérité ».



En turc, il existe un dicton : « Cours, lièvre, cours ! Attrape, chien, attrape ! », que la modernité capitaliste impose aux Kurdes. J'ai inversé le sens de ce proverbe en le transformant en « chasse à la modernité capitaliste ». Lorsque la perception de la réalité se développe comme un tout, elle s'assure une suprématie de sens qui ne peut être comparée à rien d'antérieur, quel que soit le domaine considéré, qu'il soit par exemple social, physique ou biologique. Dans les conditions de la prison, je pouvais avoir autant de révolutions quotidiennes de la vérité que je le souhaitais. Il va sans dire que rien d'autre ne peut fournir de la force pour l'endurance autant que cela.

Le renforcement de la compréhension de la vérité a également eu un effet sur le développement de solutions pratiques. La mentalité de l'État turc est toujours considérée comme sacrée et unique. Le concept de gouvernance évoque le concept d'État. Cette mentalité trouve ses racines chez les Sumériens et a été transmise de génération en génération dans les cultures arabe et farsi, ayant fusionné avec le divin.

Le phénomène du pouvoir occupe une place importante à la racine du concept de monothéisme. Les Turcs, en tant qu'élites formées au sein du pouvoir en place, ont peut-être développé la quatrième ou la cinquième version de ce concept. Sans en connaître les racines ou l'étymologie, ils ont été influencés par ses résultats. Dans les pratiques seldjoukides et ottomanes, le concept s'est enveloppé d'une signification tout à fait obscure - ou plus exactement, d'une absence de signification. Il est devenu tel que parfois des dizaines de frères et sœurs ou de parents ont été exécutés dans le cadre de la poursuite du pouvoir.

Avec l'avènement de la république, cette conception a pris un autre visage - ou plutôt, la souveraineté nationale et l'État-nation développés en Europe ont été appliqués directement au pouvoir en place, sans aucune adaptation. L'État-nation turc devint ainsi un Léviathan encore plus dangereux. Quiconque s'y opposait était exécuté. L'État-nation était la chose la plus sacrée qui soit. C'était particulièrement vrai pour la classe des bureaucrates. Le problème du pouvoir et de l'État est devenu la question sociale la plus complexe de son histoire. Je me suis principalement concentré sur les concepts de pouvoir et d'État à İmralı.

Au fur et à mesure que je comprenais le rôle joué par ces concepts dans les relations entre les Turcs et les Kurdes, j'ai ressenti une forte envie de me tourner vers des solutions plus concrètes et pratiques. J'ai également ressenti le besoin de retracer l'évolution millénaire du pouvoir et des arrangements étatiques concernant les relations turco-kurdes en remontant jusqu'aux Hittites. En comprenant mieux les relations géopolitiques et géostratégiques étroites entre les cultures du pouvoir et de l'État en Mésopotamie et en Anatolie, et en les appliquant aux relations turco-kurdes, j'ai pu facilement constater qu'établir des distinctions entre l'État et le pouvoir n'était pas une méthode intelligente. Je n'ai pas adhéré aux concepts de pouvoir et d'État, car il s'agissait de concepts développés contre le concept de démocratie. Plus je voyais que l'abandon de toute gouvernance au pouvoir et aux forces de l'État était une grande perte pour la société, plus je comprenais l'importance de la démocratie.

Réalisant que la négation anarchiste du pouvoir et de l'État conduisait à de graves problèmes d'insolubilité dans la pratique, j'ai pris conscience que la négation du partage du pouvoir et de l'État était incompatible avec la réalité historique, même si ce n'était pas une méthode de solution que je préférais. Un gouvernement démocratique était notre première préférence, mais j'ai mieux compris la signification des concepts de pouvoir et d'État en partenariat en saisissant que le déni des cultures unifiées du pouvoir et de l'État à travers l'histoire et l'incapacité à en comprendre les aspects qu'il était juste de partager en termes de société, ne pouvaient pas conduire à des solutions saines et pratiques.

Il y a eu des relations et les tentatives intenses, car des modèles convergents ont été essayés dans les politiques et les stratégies du pouvoir et de l'État en Anatolie et en Mésopotamie tout au long de l'histoire. Des modèles similaires ont également été préférés dans toutes les périodes critiques des relations turco-kurdes. Ce modèle a été essayé le plus récemment pendant la guerre de libération nationale. J'ai longuement évoqué ces questions dans ma défense. En plus de le présenter sous la forme d'un modèle théorique, il était extrêmement utile de le transformer en un projet pratique pour une solution non seulement aux relations turco-kurdes, mais aussi à d'autres crises au Moyen-Orient qui se trouvaient dans une impasse similaire. En particulier, le projet comportait des éléments qui étaient à la fois compatibles avec les faits historiques et les plus proches des idéaux de chacun pour une solution pratique contre le dogmatisme positiviste imposé par la modernité capitaliste.

Il était important que je me concentre sur les concepts de modernité démocratique, de nation démocratique et d'autonomie démocratique en relation avec le pouvoir et l'État, à la lumière des développements historiques.

Une autre réalité historique était que le gouvernement central était l'exception, tandis que les gouvernements locaux étaient la règle. En comprenant mieux le lien entre le capitalisme et la présentation de l'État-nation centralisé comme modèle unique et absolu aujourd'hui, ainsi que son fonctionnement interne, j'ai compris l'importance des solutions locales pour la démocratie.

J'en suis arrivé à des conclusions similaires concernant la relation entre violence et pouvoir. Il était évident que nous ne pouvions pas préférer devenir une puissance et une nation par la violence. Sauf dans les cas où il faut se défendre, l'obtention d'un avantage social par la violence n'avait rien à voir avec le socialisme. En dehors de la légitime défense, la violence de toute nature ne pouvait être valable que pour les monopoles du pouvoir et de l'exploitation. Le développement conceptuel dans cette direction accordait une grande importance à une approche de la question de la paix d'une manière plus fondée sur des principes et plus significative. J'avais ainsi réalisé une accumulation conceptuelle et théorique significative qui allait effacer les étiquettes de « séparatiste » et de « terroriste » apposées par les élites de l'État et du pouvoir, qui faisaient pression sur les Kurdes et en fait sur toutes les sections de la société opprimées et exploitées.

Nos dialogues avec les autorités de l'État sur la base de cette accumulation conceptuelle et théorique ont été plus fructueux et ont assuré la créativité pour des solutions pratiques. Comme on peut le voir dans différentes parties de ma défense, il a été possible d'élaborer des solutions théoriques et pratiques grâce à l'apport des développements dans la perception de la réalité et de la liberté sociale dans de nombreux domaines similaires.

Hormis les problèmes physiques qui ont précédé mes problèmes de santé, je ne trouve rien d'insupportable dans ma vie à İmralı. Mon moral, ma conscience et ma volonté n'ont pas baissé, au contraire, ils sont plus raffinés qu'avant, nourris par l'esthétique et enrichis par un développement magnifique. Au fur et à mesure que je développe des explications sur les vérités sociales par le biais de la science, de la philosophie et de l'esthétique, les possibilités d'une vie plus juste, meilleure et plus belle augmentent également. Je préfère rester seul dans ma cellule jusqu'à mon dernier souffle plutôt que de vivre avec des gens égarés, éloignés du chemin de la vérité, par la modernité capitaliste. Une question que se posent les gens liés à ma vie à İmralı concerne l'endroit et la façon dont je vivrais si je sortais de prison. Je ne suis pas enclin aux illusions. Il faut savoir que mon style de vie est celui que l'on appelle le réalisme révolutionnaire. Pour répondre à ces questions, il vaut mieux considérer non pas ma vie après une éventuelle libération, mais toute l'histoire de ma vie depuis l'enfance.

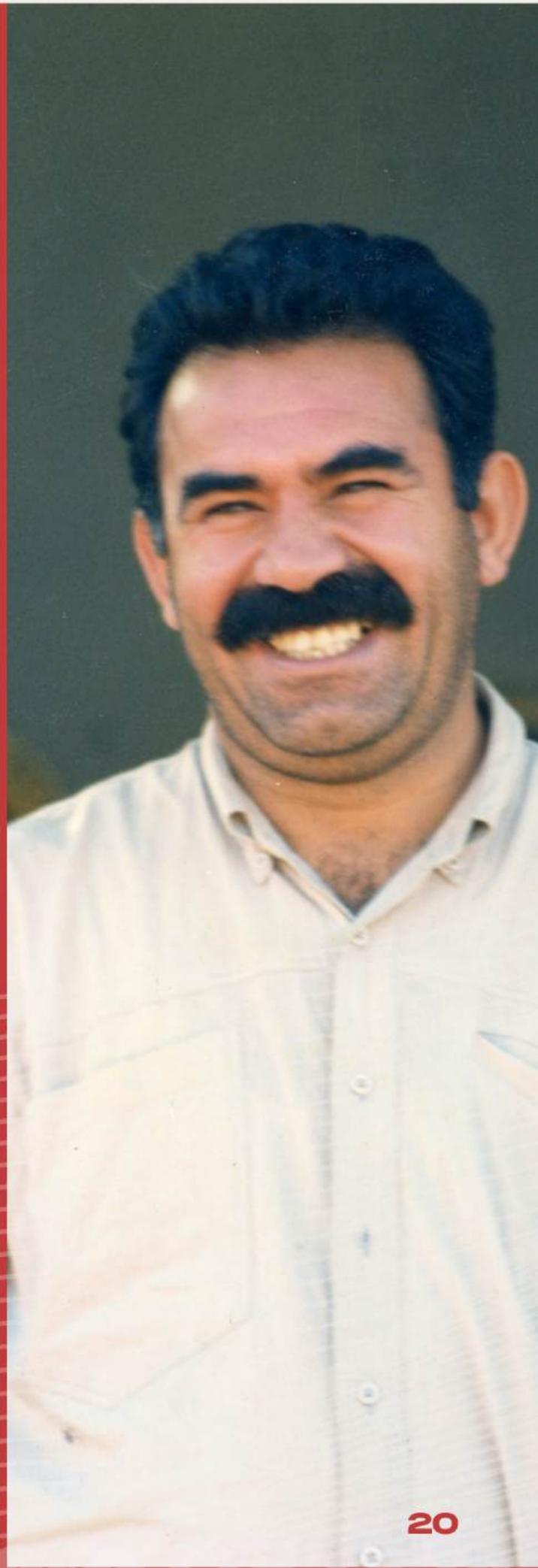
Mes premières « révoltes » contre l'autorité familiale, alors que j'avais moins de 10 ans, sont riches d'enseignements. J'étais déjà un rebelle solitaire à l'époque. J'ai essayé d'exprimer par endroits mes objections aux communautés rurales et urbaines pour me défendre. Ceux qui s'y intéressent peuvent y trouver les questions et les réponses nécessaires. En bref, pour moi, la vie n'est possible que si elle est vécue librement. J'ai essayé d'expliquer ce que signifie une vie libre comme fondement de ma dernière défense en cinq volumes.



**Une vie qui n'est pas éthique, juste et politique est une vie qui, du point de vue de la communauté, ne devrait pas être vécue.**

Par les monopoles d'oppression et d'exploitation idéologiques qu'elles engendrent, la civilisation en général et la modernité capitaliste en particulier permettent de vivre et d'accepter une vie erronée, criblée de toutes sortes d'esclavages, de démagogie et d'individualisme, et pleine de nombreux mensonges. C'est ainsi que naissent les évolutions identifiées comme des problèmes de société. Que nous les appelions socialistes, libertaires, démocrates ou communistes, tous ceux qui se disent révolutionnaires doivent s'opposer aux civilisations fondées sur l'oppression et l'exploitation par les élites, la ville et le pouvoir, et aux modes de vie des dominants des temps modernes. Sinon, un mode de vie juste, libre, démocratique et communautaire ne peut devenir réalité et ne peut donc pas être vécu – toute vie vécue ainsi serait pleine de mensonges, de tromperies, d'actes répréhensibles et de laideur. C'est ce qu'on appelle un mode de vie erroné sans fondement approprié.

Les grands efforts que j'ai déployés tout au long de ma vie pour rejeter ce mode de vie, qui était un problème ou que j'ai problématisé, sont bien compris. Ce qui n'est pas compris, ni mon caractère ni moi-même en tant que dirigeant ne peuvent être compris. Ceux qui souhaitent se joindre à ma personne ou à moi-même en tant que dirigeant et en tirer profit sans les comprendre pourraient souffrir d'une grande désillusion. Faire preuve d'une compréhension et d'une participation correctes n'est pas une question individuelle mais une question de société.





Une autre question qui revient souvent est celle de ma façon de vivre avec les femmes. J'ai écrit sur la façon de vivre avec les femmes d'un endroit à l'autre dans tous les volumes. Vivre avec les femmes est particulièrement important dans les conditions de la modernité. Ce n'est pas une question qui se résout en demandant, en recherchant et en trompant les filles, que ce soit dans des bordels ou dans des maisons privées, ou en vivant avec elles avec ou sans enfants. Pour résoudre ce problème qui occupe une place de choix dans le cœur et l'esprit des questions sociétales, l'approche doit être scientifique, philosophique, éthique et esthétique.

À l'époque où nous vivons, dans les conditions de la modernité capitaliste, une vie libre et égale avec les femmes est une vie qui exige une grande responsabilité et une approche forte basée sur la science, la philosophie, l'éthique et l'esthétique. Sans connaître le statut imposé aux femmes tout au long de l'histoire de la civilisation et à l'ère moderne, sans approche éthique et esthétique, toute tentative de vie commune aboutira à des actes répréhensibles, immoraux et laids.

Pour éviter de gâcher la vie, il est impératif de donner la priorité à la réalisation de formes de vie justes, morales et esthétiques avec les femmes.

**Analyser le caractère des femmes, sur lesquelles toutes sortes d'esclavages ont été essayés et imposés, et faire des femmes des camarades et des partenaires de vie dans la cause de la liberté et de l'égalité sont des conditions fondamentales pour devenir des hommes justes, moraux et beaux.**

Les raisons pour lesquelles j'apprécie ce style de vie et le considère comme une question de principe seront mieux comprises si les mots de ma défense sont lus correctement. Un style de vie basé sur la « domination » sexiste primitive sur les femmes (en tant que forme de relation où même la sexualité biologique est dégénérée), imposé par l'éthique centrée sur le pouvoir de la civilisation de la modernité, crée une grande immoralité et une grande laideur. Si avec le temps ma grande guerre contre cela et ses conséquences sont correctement comprises, la vie sera vécue avec de meilleures valeurs morales et plus belles aux côtés des femmes. Chaque homme et chaque femme qui assument une part de responsabilité dans ce domaine, et en particulier pour que les femmes soient émancipées et libérées et parviennent à l'égalité dans tous les domaines de la vie sociale, doit développer et organiser en permanence des approches et des pratiques scientifiques, philosophiques, éthiques et esthétiques, et encourager la revitalisation de la mentalité et des institutions de la nation démocratique.

Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison, dans le ventre d'une mère ou à tout moment dans le temps et l'espace, la vie humaine ne peut être vécue librement, équitablement (avec diversité) et démocratiquement qu'en communauté. Tout mode de vie en dehors de cela est déviant et donc malsain. Cette déviance est combattue par divers discours et actions sociétaux, y compris la révolution, pour la ramener sur le droit chemin et la rendre saine. À cette fin, un état d'esprit et une volonté qui sont éthiques, esthétiques, philosophiques et scientifiques sont formés.



Ainsi, où que je sois et à chaque fois que la possibilité d'une libération se présente, il est tout à fait naturel que je me batte sans cesse jusqu'au bout, quel que soit le discours et le style d'action nécessaires, pour la communauté à laquelle je m'efforce de participer, pour les Kurdes qui souffrent de la réalité la plus tragique de cette situation, pour leur accession à la nationalité démocratique qui est leur voie vers une solution et une émancipation, pour l'Union des Nations Démocratiques qui est la voie vers une solution et une émancipation pour tous les peuples du Moyen-Orient, à commencer par leurs voisins, et pour l'Union des Nations Démocratiques qui est la voie vers une solution et une émancipation pour tous les peuples du monde dont ils font partie.

Je continuerai à marcher avec mon caractère de vérité, que j'ai conquis en grande partie grâce à la force éthique, esthétique, philosophique et scientifique rendue nécessaire par cela, je gagnerai la vie et je la partagerai avec tous.

21 décembre 2010

Abdullah Öcalan

Détenu en isolement à la prison de type F d'İmralı

À la Présidence

Cour européenne des droits de l'Homme,

Strasbourg/France

# À propos d'Abdullah Öcalan:

Abdullah Öcalan, connu sous le nom de « Rêber Apo », est un penseur révolutionnaire, un dirigeant kurde et la source idéologique du mouvement de libération kurde. Né en 1948 dans un petit village d'Urfa, Öcalan a été le témoin direct de l'oppression et de la pauvreté infligées au peuple kurde par l'État turc. Cette expérience a fait naître en lui une profonde quête de justice, d'égalité et de liberté pour les peuples opprimés partout dans le monde. En 1978, il a cofondé le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), un mouvement qui cherchait initialement à obtenir l'indépendance du Kurdistan, mais qui a depuis évolué vers une lutte plus large pour le confédéralisme démocratique – un modèle radical de démocratie populaire, de liberté des femmes et de vie écologique.

Enlevé en 1999 dans le cadre d'une conspiration internationale orchestrée par les puissances mondiales, Öcalan est depuis emprisonné sur l'île d'Imrali. Pourtant, depuis son isolement, il continue d'inspirer une transformation révolutionnaire, non seulement au Kurdistan mais aussi dans tout le Moyen-Orient et au-delà. Ses écrits remettent en question les structures hiérarchiques et patriarcales, appelant à une société fondée sur les principes de la vie communautaire, de la démocratie directe et de la coexistence.

**MORE TEXTS AND BROCHURES:  
[INTERNATIONALISTCOMMUNE.COM](http://INTERNATIONALISTCOMMUNE.COM)**

**Je gagnerai la vie et je la partagerai avec tous.**

